



La Coopération des idées

Revue mensuelle d'Éducation Sociale



SOMMAIRE

- GABRIEL SÉAILLES.. *Pourquoi les Dogmes ne renaissent pas. — III.*
 G. DEHERME..... *Les Livres qui font penser.*
 G. D..... *Emile Trolliet.*



ABONNEMENTS :

France : Un an : 3 francs. — Six mois : 1 fr. 50
 Étranger : Un an : 4 francs.



Le Numéro : 0 fr. 25

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

157, Faubourg Saint-Antoine (XI^e Art.)

PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

Almanach de la Coopération française pour 1903, publié par le Comité central de l'Union Coopérative, sous la direction de M. E. DE BOYVE, avec la collaboration de MM. ANEURIN WILLIAMS, BLEM, CERNESSON, DAUDÉ BANCEL, DEHERME, FABRE, CHARLES GIDE, LANGIN, MAXWELL, DE SEILHAC. En vente à *la Coopération des Idées*, o fr. 40 ; franco : o fr. 40.

On trouvera dans l'Almanach de cette année d'importants documents sur le mouvement coopératif.

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'**avertissement**.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.
Étranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, rue Christine, Paris.



La Coopération des idées

Pourquoi les dogmes ne renaissent pas⁽¹⁾

DEUXIÈME CONFÉRENCE (Suite)

LA MORALE CHRÉTIENNE

Le renoncement aux biens périssables, qui devait rester d'ailleurs un thème de sermons sans conséquences pratiques, n'équivaut pas à une théorie du travail, à un idéal de justice qui doivent être réalisés dans la production et dans la répartition des richesses. Dès que la communauté comprend seulement quelques petits groupes, les fainéants ne se montrent que trop disposés à imiter les oiseaux du ciel, et Saint-Paul rectifie le précepte idyllique par sa simple et forte parole : « Qui ne travaille pas ne mange pas. »

En somme, les idées de civilisation et de progrès,

(1) Extrait, d'après *la Grande Revue*, des conférences faites par M. Gabriel Séailles, à *la Coopération des Idées*, les 1^{er} et 8 octobre derniers. (V. *la Grande Revue*, nos de novembre et de janvier, et *la Coopération des Idées*, nos de décembre et de février).

étroitement liées pour nous à la morale, au développement intégral de l'individu et de la cité, restent étrangères à l'idéal chrétien. La science, l'art, le travail collectif, la justice sociale, tout ce qui, unissant les esprits, révélant au delà de l'égoïsme individuel et national ce qu'ils ont d'universel, de fraternel, nous paraît ici-bas manifester le divin, n'est plus que l'illusion qui nous cache notre incurable misère et qui abaisse nos yeux et notre pensée du ciel à la terre.

Sans doute, la croyance au progrès n'a pas laissé que d'être chez certains penseurs de ce siècle une forme nouvelle de la superstition. Pour les uns, le monde obéit à une pensée immanente, qui le dirige vers le bien et qu'ils retrouvent dans la suite des faits en y opérant les simplifications nécessaires : tout l'art est de négliger ce qui ne concorde pas avec cette dialectique optimiste. Pour d'autres, un hasard qui ressemble à s'y méprendre à la Providence, par les lois d'un mécanisme aveugle, conduit l'évolution cosmique de l'affinité à la vie, de la vie à la conscience, de la conscience individuelle à la conscience collective, et, de plus en plus, quelque dépit que nous en ayons, accordant les intérêts contraires, prépare le règne de la paix et de l'amour. Quelque douteuse que paraisse cette métaphysique optimiste, et que si quelques-uns répugnent à ce fatalisme qui absout toute réalité naturelle et historique, il n'en reste pas moins que l'idée de progrès est désormais l'un des éléments de notre conscience et de notre foi morale.

Nous n'admettons pas que le mal soit la conséquence nécessaire du péché, qu'il réponde à la colère d'un Dieu vengeur, qu'il soit à ce titre un bien qui nous permet l'expiation ; nous pensons que le mal est un fait naturel, que la tâche de l'homme est de le cor-

riger, non de s'y résigner passivement ; nous pensons que le péché n'a pas une autre origine, qu'il est sans doute en un sens dans la nature humaine, mais que celle-ci est en devenir, qu'elle se modifie lentement, et que la raison de vivre est de contribuer par son effort à la rapprocher de l'homme idéal que nous élevons à mesure que s'élève l'homme réel. Notre conception de la vie morale ne se sépare plus de l'idée du progrès, parce qu'elle ne se sépare plus de l'idée du travail, elle est essentiellement la volonté d'améliorer l'homme en nous-même et, par nous, en ceux qui naîtront de nous, la volonté aussi de transformer le milieu social, par l'intelligence de ses lois, en l'adaptant aux conditions de la vie proprement humaine.

III

L'homme moderne est avant tout préoccupé de faire sa besogne sur la terre, de modifier le milieu naturel et social ; le chrétien ne peut accorder une bien grande importance à une société où se déroulent sans doute ses actes matériels, mais dont sa pensée s'affranchit, aux lois selon lesquelles se produisent et se distribuent des richesses qu'il méprise et qu'il redoute. Il a son salut à faire et tout ce qu'il donne de son cœur à la vie présente, à ses intérêts, il le soustrait à la vraie vie, aux vrais intérêts, qui ne sont pas de ce monde.

Voilà pourquoi, dans l'ordre politique et social, l'action du christianisme est en quelque façon négative ; il enseigne au pauvre la résignation, il lui offre le paradis ; il adoucit la brutalité des forts, il leur oppose la menace de l'enfer ; mais s'il réussit à organiser le couvent, il n'a pas de principes selon lesquels orga-

niser la société laïque. La vie politique et économique se déroule au-dessous des sphères sublimes auxquelles il prétend porter la pensée de l'homme; il l'abandonne aux lois naturelles, au lieu de chercher dans l'intelligence de ses lois le moyen de les plier aux exigences progressives de la conscience humaine. Par là même, il se condamne à s'adapter à toutes les formes de l'injustice et à absoudre ou justifier toutes les iniquités sociales.

On affecte de croire que la morale chrétienne est au-dessus de la discussion, qu'il n'y a rien à y ajouter, rien à y retrancher. Quelques aphorismes banals, qui se retrouveraient chez Confucius, appuient ce lieu commun. La vérité, nous l'avons vu, est qu'il n'est pas facile, dès qu'on veut préciser, de dire ce qu'est la morale chrétienne. La vraie pensée de Jésus scandalise les prêtres qui le proclament Dieu. Sans opposer les sectes les unes autres, sans triompher de leurs contradictions, sans contester la hauteur de l'idéal qui leur est commun, nous disons que la morale chrétienne, avec sa théorie de l'épreuve et de l'expiation, avec sa séparation radicale de la nature et de l'esprit, avec son rêve de cité céleste, avec ses sanctions éternelles, ne répond plus à notre conception de la destinée humaine.

Nous n'opposons plus violemment l'esprit à la nature, nous voulons que, par la science et par l'action, il s'exprime de mieux en mieux en elle : nous ne remettons plus la justice, nous voulons qu'elle se réalise ici-bas dans les rapports des hommes, par notre effort.

Après vingt siècles d'expérience, la morale chrétienne a montré ce qu'elle peut faire; ce qu'elle n'a pas fait dans le passé, elle ne le fera pas dans l'avenir. Son insuffisance sociale ne résulte pas de la malice des hommes,

mais de ses principes mêmes. L'idée du droit lui reste étrangère; elle franchit la justice sans la voir, d'un élan elle va jusqu'à l'universelle fraternité : aime ton prochain comme toi-même ; tous les hommes sont les fils de Dieu, les enfants d'un même père, d'un père très puissant et très bon, qui est tout amour et qui veut que ses enfants s'aiment. Vous croyez que vont naître la concorde et la paix, que de l'humanité va se former une grande famille ? Attendez les interprétations et les commentaires de la théologie. L'idée même du Dieu père renferme tout ce qu'il faut pour changer l'amour en haine. L'individu, à le prendre en lui-même, est mauvais, corrompu ; il n'est pas une personne, il n'a pas de droit, il n'est aimable qu'en tant qu'il est aimé de Dieu et qu'il l'aime. S'il renie le vrai Dieu, s'il ne naît point par la foi à la vraie vie, s'il n'entre pas dans la famille sainte, il est fils du diable, damnable, haïssable, et tout sera permis contre l'hérétique.

L'humanité se rapetisse, devient la commnauté ; là, seulement, sont les frères ; hors de l'Église, pas de salut. Mais les églises se multiplient, s'opposent, s'excommunient.

Au nombre des joies que donne la religion, il faut compter la joie de haïr et de faire le mal sans remords. Pour contraindre, on a besoin de la force ; avec des parole de douceur on manie l'épée par les mains de César et on extermine ceux qu'on désespère de persuader.

Usant de la violence, on l'accepte, on la légitime. On associe Dieu le père au pillage, au meurtre, à toutes les brutalités de la guerre. Ce singulier père, qui n'a certes rien d'humain, donne la victoire à ceux de ses enfants qu'il préfère, et il préfère toujours ceux

qui sont les plus forts. Il ne se contente pas de voir ses enfants s'entretuer, il prend parti, il égorge les uns par la main des autres, commettant un crime qui n'a même pas de nom dans les langues humaines. Vainement, l'homme prétendrait-il se soustraire à cette nécessité du fratricide, la guerre est dans les décrets éternels de notre père qui est aux cieux ; que sa volonté soit faite sur la terre ! Ce Dieu, qui est tout amour, a besoin de renifler le sang humain. Joseph de Maistre, le philosophe du catholicisme intransigeant, l'a dit, de pâles académiciens le répètent. Ce Béhanzin céleste, cette brute sanguinaire, n'est pas le Dieu de la conscience moderne.

Dans l'ordre économique, il en est de même ; ici encore l'histoire répond à la doctrine et en pose les conséquences. On laisse les phénomènes à leurs lois naturelles et on atténue le mal qu'on ne sait ni prévoir ni prévenir. On a tout fait quand on a prêché l'amour à des hommes que met aux prises une concurrence impitoyable. La charité reste dans les mots, devient une petite chose assez bénigne. Jésus l'entendait autrement et avait de plus dures exigences : Quelqu'un s'étant approché lui dit : « Bon maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » Celui qui l'interrogeait était un pieux jeune homme qui pouvait se vanter d'avoir rempli tous les commandements, même celui d'aimer son prochain comme lui-même, — il exagérait. Jésus lui dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; après cela, viens et suis-moi. » Mais quand le jeune homme eut entendu cette parole, il s'en alla tout triste, car il possédait de grands biens. Le pieux jeune homme sans doute se consola ; comme lui, les disciples de

Jésus depuis des siècles se résignent à la possession des biens de la terre et risquent bravement leur salut éternel.

Aujourd'hui, ce sont les riches eux-mêmes qui vont répétant : « Malheur à vous, riches, parce que vous avez déjà reçu votre consolation. » (Luc VI, 24). Ils savent qu'il leur est plus difficile d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, ils le disent et ils tiennent à ce que les pauvres le croient. Quelle meilleure manière d'obtenir la résignation de ceux qui manquent de tout que de faire lever dans le désert de la faim le mirage des noces éternelles !

En fait, on ne réussit à tromper personne : tout le monde réclame le danger d'être riche et l'honneur d'affronter les feux de l'enfer ; tout le monde demande à remplir le devoir de charité, à prendre tout et à rendre ce qu'il lui plaît de ne pas garder. La charité n'est pas une vertu politique, elle est une vertu théologique, elle ne s'exprime pas en devoirs définis, elle ne pénètre pas les lois et les institutions de la société présente, elle ne modifie pas la condition légale des personnes, elle ne nie pas l'esclavage, elle ne change pas les formes de la propriété, elle laisse des riches et des pauvres, elle engage seulement ces frères ennemis à s'aimer en Dieu. La cité céleste rétablira la justice ; qui s'élève, s'abaisse ; qui s'abaisse, s'élève. Mais si toute la vie sociale condamne les hommes à se battre, si elle les met violemment aux prises, si elle fait nécessairement des vainqueurs et des vaincus, comment, dans cette lutte, prendraient-ils d'autres sentiments que des sentiments de colère et de haine, et n'y a-t-il pas quelque chose d'absurde et de mensonger à demander à ces hommes tout chauds d'une bataille sans merci

de s'aimer les uns les autres. S'ils s'aimaient, ils ne consentiraient jamais à vivre dans une telle société. L'amour ne peut sortir de la haine; mettez l'amour au principe, si vous voulez le retrouver au terme. Le respect des personnes, la justice dans les rapports économiques, la justice qui ne va pas sans le sens de la solidarité humaine, fera plus pour préparer la fraternité que cette charité hyperbolique, indéterminée, que tout contredit, qui reste en dehors de la cité et qui, livrée à l'arbitraire des individus, ne s'exerce jamais.

Si la morale chrétienne a laissé les institutions politiques comme les lois économiques évoluer en dehors d'elle, ce n'est point par un accident, par une conséquence de ceux qui la professent sans la pratiquer, cela tient à ses principes mêmes. On dira que la meilleure manière d'agir sur les collectivités est d'agir sur les individus; qu'on fait les sociétés meilleures en diminuant l'égoïsme de leurs membres, en apprivoisant la bête féroce et lubrique, qui, en chaque homme, est l'ennemie de tous les autres hommes. Je n'y contredis pas, mais d'où vient qu'après deux mille ans les sociétés ne soient pas plus pénétrées de cet esprit de fraternité qui est ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans le Christianisme? Faut-il accuser uniquement la malignité des hommes? Mais les Églises elles-mêmes ne savent qu'accepter le mal social, bien mieux, le légitimer, lui conférer je ne sais quelle autorité divine; elles ne voient rien au delà de la concurrence meurtrière des individus et des peuples; elles sanctifient, elles divinisent la guerre; il n'y a pas une iniquité consacrée par l'usage, à laquelle elles n'assurent la complicité de Dieu.

La vérité est qu'en dépit du fameux : « aimez-vous les uns les autres », le christianisme, dans la vie inté-

rieure de l'individu, s'est trop attaché à ce qui touche l'individu lui-même, a trop négligé les éléments qui, en lui, dans ses tendances les plus hautes, fondent la vie sociale. Qu'importe au vrai chrétien, qui sait la vanité de ce monde et n'aspire qu'à s'en détacher, cette cité terrestre corrompue comme la nature, condamnée comme elle au mal de l'égoïsme et de la mort ? Les meilleurs se retirent, forment de communautés qu'un même souci des choses célestes inspire ; ils redoutent les affections qui les attacheraient de liens plus forts à la créature ; ils préfèrent le célibat au mariage, la pauvreté à la richesse, la prière et la contemplation au travail ; déjà ils vivent en esprit dans le royaume de Dieu. Pour chacun des hommes, la parole de Jésus et de Paul reste vraie, le jour de Dieu est proche, la sagesse est de vivre dans l'attente de ce jour, qui commence l'éternité. Si la charité est dans nos cœurs, qu'importe la justice dans la répartition des vaines richesses que se dispute la folie des hommes. Le mal est pour les meilleurs l'occasion du sacrifice qui les sauve. L'homme a besoin de croire à la valeur de l'œuvre à laquelle il se dévoue : le christianisme n'a pas réalisé la justice sociale, parce qu'il ne croit ni à sa possibilité ni à sa valeur.

Cette indifférence pour les choses de la terre, cette manière de concevoir l'ordre moral, indépendamment de sa réalisation dans les sociétés humaines, qui sont abandonnées aux lois de la nature, ne va pas sans danger. Il ne manque pas de gens qui sont intéressés à ce qu'une religion, qui prêche aux pauvres la résignation et ne réclame des riches qu'une charité dont ils sont les seuls juges, garde son autorité sur les esprits. A mesure que la foi décroît, la religion trouve ses défenseurs dans ces riches et dans ces puissants que, théori-

quement, elle condamne. La justice est en bonnes mains dans les mains de Dieu; elle aura son heure; attendons; il est utopique et impie de vouloir que cette heure sonne jamais aux horloges de la terre. Les risques ultra-terrestres, attachés à la possession des biens périssables, compensent amplement les avantages qu'ils apportent ici-bas; le peuple a l'espérance du paradis, que seuls ses ennemis peuvent vouloir lui ravir: ne soyons pas de ces hommes malhonnêtes qui volent aux gens leurs illusions.

Ainsi, sous ce prétexte que l'ordre moral est réel, qu'il est arrêté dans le plan divin, qu'il est inéluctable, on s'abstient d'y travailler ici-bas et l'on remet à une autre vie son avènement dont on espère bien n'avoir point à souffrir quand on y croit. On abaisse par là le sentiment religieux qui n'est rien sans la sincérité profonde de l'âme qui l'éprouve. On subordonne la religion aux intérêts terrestres, on vante son utilité politique, on la réduit sans l'avouer à une sorte de gendarmerie spirituelle qui contient le peuple par la crainte des enfers chimériques. Mais le peuple n'est pas dupe, sa défiance s'éveille et sa haine irraisonnée remonte jusqu'à Dieu lui-même. Il n'y voit plus l'être en qui la conscience humaine se regarde elle-même dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus pur, il y voit un policier géant, le plus haut des fonctionnaires de la bourgeoisie, le symbole de la puissance capitaliste, et il est telle assemblée populaire où le nom de Dieu ne peut plus être prononcé sans qu'il soit couvert par les huées

IV

Si la morale chrétienne, à la prendre dans ce qu'elle a de pratique, dans son idéal de la vie, n'est pas cette

morale divine, définitive, irrécusable, au delà de laquelle il n'y a plus rien à chercher; si elle laisse sans solution les problèmes qui se posent le plus impérieusement à nous, si, lentement, sûrement, se construit en nous une autre morale qui la supplante, parfois chez ceux mêmes qui la professent encore, que dire des dogmes qui l'appuient et des pratiques dont certaines églises la compliquent et la surchargent? Entre ces dogmes, ces pratiques et les idées qui, de plus en plus, par les progrès de la science et de la conscience, sont comme l'esprit même, nous retrouvons plus aigüe la même contradiction.

Nous n'admettons plus que les prescriptions de la morale soient les commandements d'un législateur divin et qu'elles ne soient sacrées qu'à ce titre. Nous savons d'expérience que Dieu s'élève ou s'abaisse comme la conscience humaine et qu'il n'édicte jamais que l'idéal qu'elle a créé par son propre effort. L'homme est un être autonome, il ne subit pas une discipline extérieure que sanctionnent des châtimens redoutables, il se fait sa loi. Il n'accepte pas d'ordre qu'il ne contrôle; dès lors, ce n'est plus la morale qui est subordonnée à la religion, le connu à l'inconnu, la raison à la fantaisie. Dans ses pratiques et dans ses dogmes, toute religion relève de la conscience et doit se justifier devant elle. Le mystère et l'absurdité ne nous paraissent plus des raisons de croire, l'immoralité, sans autre examen, nous paraît une raison suffisante de nier. Sans nous étonner que nos pères aient fait Dieu à leur image et à leur mesure, nous refusons d'attribuer à Dieu ce qui serait désormais indigne d'un homme éclairé.

On peut admirer la théorie du péché originel, vanter sa profondeur, insister sur les phénomènes qui la

confirment, sur cette loi d'inertie et de régression, trop négligée des psychologues, qui fait que l'habitude mauvaise aussitôt se fixe comme si elle était prédéterminée dans la nature, que l'habitude bonne, au contraire, jamais n'arrive à l'automatisme, toujours reste mêlée d'effort, et laisse le sentiment d'une résistance à vaincre. Les faits sont susceptibles d'une autre interprétation : l'homme s'ajoute à l'animal, il se crée lui-même, par une action incessante, qu'il ne relâche qu'en retombant à l'instinct. La nature n'est en elle-même ni bonne, ni mauvaise, elle ne devient telle que quand l'homme la dépasse et la juge. Le péché originel est un corollaire de la création, il justifie Dieu, il explique le mal, en maintenant la volonté du bien à l'origine des choses. Mais cette théorie naïve qui avait encore un sens quand la terre trônait au centre d'un univers où tout se rapportait à l'homme n'en a plus dans la pluralité indéfinie des mondes. Et, ce qui est plus grave, quelle justice est celle de ce Dieu parfait qui condamne tous les hommes dans leur premier père, mauvais logicien qui confond le genre et l'individu, plus mauvais juge qui frappe au hasard le coupable et l'inocent ?

Ce Dieu est placé à un point de vue qui ne peut plus être celui de la conscience humaine. On dira que la révolte est vaine, que la loi de solidarité est dans les faits, que la science, de plus en plus, l'avoue et la met en lumière. Soit ; mais la solidarité, qui punit le fils des fautes du père, fait le mal physique et moral contagieux, qui donne aux groupes humains, quoiqu'en aient les individus, une sorte d'unité réelle, organique, la solidarité est une loi naturelle ; elle n'a, par elle-même, rien de moral, et c'est à l'homme qu'il appartient de l'interpréter, d'y ajouter les idées qui la

pourront relier à une idée plus haute et plus vraie de la justice.

Il en est de la rédemption comme du péché originel ; le sang du juste rachète le pécheur, relève l'homme d'une « coulpe », dont il ne pourrait pas plus, par ses propres forces, rejeter les effets que dépouiller sa propre nature. La croyance à la vertu du sacrifice, la substitution d'une victime expiatoire au vrai coupable pour apaiser la divinité irritée, la communion, le partage du Dieu immolé entre ses fidèles qui s'incorporent son esprit, ce sont les traits de toutes les religions antiques, les procédés de salut, les rites, que la crainte superstitieuse des puissances surnaturelles suggéra à l'homme au premier éveil de la pensée. Le christianisme recueille l'héritage de ces traditions immémoriales, il les purifie, il les idéalise, mais il les garde et il les transmet. Certes, il y a quelque chose de sublime dans l'idée de ce Dieu qui descend sur la terre, prend corps, veut souffrir et mourir pour le salut des hommes, et chaque jour, sur l'autel, dans des millions de sanctuaires, renouvelle son sacrifice, reprend vie pour souffrir, mourir, et se donner encore : voilà ce qu'est devenu l'antique boucherie des sacrifices sanglants. Mais, d'un autre biais, sous ces formes raffinées, la vieille idée demeure, aussi grossière, aussi blessante pour la conscience. Je ne parle pas de la substitution de la victime, je laisse ce qu'il y a de matériel et d'odieux dans l'idée même du sacrifice, ce qui reste de l'imagination rusée du sauvage dans ce renversement des responsabilités et des expiations, je laisse l'arbitraire de la grâce, la négation de la justice, la magie du rite ; mais que penser de ce Dieu qui, gardant malgré tout la souillure des premiers âges et des premiers dieux qu'il continue, exige du

sang pour pardonner, établit je ne sais quelle balance entre le mal moral, la souffrance et la mort, et, comme l'homme primitif, ne concevant l'expiation que par le sang, veut le sang le plus pur, le sang du juste, de celui qui n'a pas péché, et envoie son fils prendre un corps, pour qu'il puisse être égorgé et répandre le sang purificateur, que je ne sais quelle magie rend nécessaire pour laver le péché des hommes ?

Le progrès de la conscience humaine, l'horreur croissante du meurtre, de la torture, de toute souffrance inutile, aussi bien qu'une conception plus juste des lois de la nature, éliminent de l'esprit humain l'idée des sanctions cruelles qui, comme dans la nécessité du sacrifice, se retrouve dans l'enfer chrétien. Si l'homme fait Dieu à son image, il ne consent pas du moins à le dégrader au-dessous de son idéal de l'humanité. Nous ne comprenons plus quel rapport s'établit entre le mal moral et le mal physique, comment, par suite, celui-ci peut réparer celui-là; dans le châtement par la souffrance, nous ne voyons qu'un mal ajouté à un autre mal, et nous jugeons singulière la politique d'un Dieu qui n'a rien trouvé de mieux dans le gouvernement de l'univers. L'imparfaite justice humaine, de plus en plus, dégage la sanction sociale de toute cruauté inutile, elle la ramène au droit de défense, elle n'admet le châtement que dans la mesure où il peut être correction, et, par cela même, la justice divine ne peut plus être conçue à l'image d'une justice plus brutale et plus grossière.

Il faut croire que, si avec la foi la charité s'est affaiblie (je veux dire ce sentiment *sui generis* qui consiste à n'aimer la créature que dans son créateur et l'homme qu'en Dieu), la sympathie toute humaine, qui fait qu'on ne peut assister au spectacle de la souffrance sans la

partager, s'est singulièrement fortifiée dans nos âmes. La charité a de mystérieux détours qui nous ramènent aux joies de la vengeance et de la haine. Déjà, le grand apôtre Paul, à la fin d'un chapitre plein de conseils excellents, ne craint pas de reprendre à son compte la vieille parole : « Ne vous vengez point vous-mêmes, mes bien-aimés, mais donnez lieu à la colère ; car il est écrit : c'est à moi que la vengeance appartient ; je le rendrai, dit le Seigneur. Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne lui à boire ; car en faisant cela tu lui amaseras des charbons ardents sur la tête. » La charité ignore les hommes qui sont exclus de l'amour de Dieu, elle s'est conciliée sans peine avec le dogme de l'enfer, elle ne l'a point rejeté comme la négation d'elle-même.

Que les inquisiteurs brûlent les hérétiques pour leur assurer la félicité éternelle, j'y consens ; une heure est bien vite passée ; mais comment se consoler du supplice des damnés qui ne finira pas ? Les pères, les docteurs, les saints nous affirment que les bienheureux y trouveront d'incomparables jouissances, un contraste nécessaire au sentiment vif de leur béatitude. « *Beati in regno cœlesti*, écrit saint Thomas avec gravité, *videbunt pœnas damnatorum, ut beatitudo illis magis complaceat* » (1). Et Tertullien, dans son traité des *Spectacles* évoque, avec toute l'ardeur de son style africain, l'incomparable spectacle qui laissera loin derrière lui tous les jeux du cirque, le grand drame du feu au jour du jugement dernier, l'embrasement des innombrables générations humaines ; il ne se contient pas, son âme va

Texte cité avec celui de Tertullien (*De Spectaculis*, chap. XXIX) par F. Nietzsche dans *la Généalogie de la morale*, § 15.

de l'admiration au rire et à la joie, il « exulte », à la vue du grand incendie où, au milieu des gémissements, dans le parfum de la chair brûlée, se liquéfient les corps des rois, des gouverneurs de province qui ont persécuté les chrétiens, des sages qui ont nié la résurrection, des cochers et des athlètes, de tous ceux qui ont tourné en dérision « le fils du charpentier et de la prostituée ». Cette fureur épileptique ne nous indigne pas, nous ne la comprenons pas plus que la joie du Peau-Rouge qui attache son ennemi au poteau du supplice. Nous ne sommes pas chrétiens, nous n'avons pas la prétention d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, nous savons que nous serions incapables de remplir pour autrui les humbles ou répugnantes fonctions de l'animal avec la complaisance que nous apportons à les remplir pour nous-mêmes ; mais la volupté que les bienheureux trouvent à voir souffrir les damnés nous est interdite. Même ici-bas, la joie ne sonne toute pure que dans le rire de l'enfant qui n'a pas encore vu souffrir. Le paradis doit être moins un lieu qu'un état intérieur de l'âme ; la vision de l'enfer envahirait l'âme tout entière, la troublerait d'une pitié douloureuse, ne lui laisserait d'autre joie possible que celle d'éteindre les flammes éternelles et de libérer ses victimes d'un mal qui serait la négation de l'amour et la défaite de Dieu.

Aussi bien ces terribles images, qui ont pu jadis épouvanter les méchants et les détourner du péché, n'ont plus guère d'autre effet que d'amuser notre fantaisie. Je me suis arrêté souvent au musée du Trocadéro devant le bas-relief du portail de Bourges qui représente avec tant de naïveté le jugement dernier ; j'ai toujours été frappé de la gaîté avec laquelle les

visiteurs détaillaient les épisodes de cette scène qui n'est plus que comique, négligeant les anges et les justes pour ne voir que les grimaces des diables, leurs contorsions, leurs faces grotesques, les fourches dont allègrement ils piquent les pauvres pécheurs pour les jeter dans la gueule ouverte de l'enfer. Auguste Comte, qui ne rit jamais, remarque avec gravité qu'étant données l'action de l'habitude et les lois de la sensibilité, qui ne s'exalte que pour se déprimer, les supplices des damnés se réduiraient nécessairement à l'impression atténuée d'une douche écossaise.

Je ne dis rien des pratiques dont certaines Églises, comme l'Église catholique, compliquent les prescriptions de la morale chrétienne. Beaucoup n'y voient que des surcharges et des altérations de la vraie doctrine. L'historien des religions y verrait plutôt une tendance régressive et atavique qui ramène l'homme aux formes primitives de l'émotion religieuse. L'intervention nécessaire du prêtre, de l'individu qui est consacré, l'effort pour rompre par le miracle le déterminisme naturel, les rites, les formules, les actes extérieurs qui, par eux-mêmes, exercent une sorte de contrainte sur le Dieu, les petits présents qui entretiennent l'amitié des saints, l'eau du baptême qui lave l'enfant de la souillure du péché, sans même qu'il ait besoin de connaître l'incantation dont il est l'objet, toute la magie des sacrements *ex opere operato*, le fétichisme, nous reportent aux premiers âges de l'humanité, nous montrent dans une religion éthique la survivance du vieil instinct, qui poussait l'homme primitif aux pratiques rituelles qui apaisent, concilient ou conjurent les puissances surnaturelles. Mais cet instinct, que fortifiait jadis, avec l'égoïsme, l'angoisse de l'inconnu, répugne désormais à la science et

à la conscience : il n'arrive à la réflexion qu'en se supprimant lui-même. Si nous refusons au prêtre le pouvoir de modifier par ses gestes et ses formules le cours des phénomènes naturels, plus encore refusons-nous d'étendre cette magie aux âmes et de substituer les exorcismes d'un homme qui dispose de la grâce divine au sentiment intérieur et à l'effort de la volonté.

La direction de conscience nous apparaît comme la négation de la vie morale chez celui qui la subit, parce que la vie morale a son principe dans la conscience même, qui ne souffre pas de vicairie ou de substitut. Certes, l'individu n'a pas à repartir de l'ignorance première, à réinventer la morale ; la tradition est présente à sa pensée, il n'est pas libre de s'en défaire ; l'homme en lui continue d'autres hommes et, pour ainsi dire, une œuvre humaine ; mais cette tradition n'est pas une chose morte, un recueil de prescriptions, elle est une activité vivante, la conscience elle-même ; elle n'est pas un instinct qui supprimerait avec le choix la vie morale, elle est l'esprit plus éclairé et plus fort ; elle n'est pas une autorité externe, elle est une faculté de discernement, de libre examen, qui renouvelle et confirme la validité des principes transmis en s'y appliquant.

V

Une morale ne sort de l'enceinte des écoles, elle ne devient un principe réel d'action, pour des hommes vivants, que dans la mesure où elle cesse d'être une pure théorie qui s'adresse à la seule raison. L'idée ne devient efficace que quand elle se mêle au sentiment

jusqu'à ne s'en plus distinguer. Entre le sentiment et l'idée, l'intermédiaire est l'image qui, spontanément, par cela même qu'elle se précise et se fixe, tend à se réaliser. La vraie propagande se fait par l'exemple contagieux des héros et des saints. Les disciples d'Épictète lisent et relisent la vie du maître : ses vertus montrent sa doctrine en des actes qui d'eux-mêmes sollicitent l'imitation. Pour faire un stoïcien, un traité de Chrysippe ne vaut pas la constance d'un Cléanthe qui, la nuit, par un travail d'esclave, gagne l'argent qui lui permet de demander aux leçons de Zénon l'affranchissement de son âme. Or rien ne me paraît plus propre à montrer combien, en dépit des apparences, nous sommes loin de l'idéal chrétien, que l'impression que fait sur nous la vie des saints, qui nous le présente comme exprimé en une vivante image.

Lisez, dans Platon, l'Apologie où la mort de Socrate, lisez le manuel d'Épictète, le journal que l'empereur Marc-Aurèle, au jour le jour, écrivit sous sa tente, vous vous trouvez en compagnie d'hommes qui sont ce que vous êtes, qui habitent le même monde que vous, dont l'expérience intime concorde avec la vôtre. Comme ils nous ressemblent, vous avez quelque chose à apprendre d'eux, vous éprouvez à les lire une émotion morale, vous prenez dans leur commerce un sentiment plus haut de la dignité humaine. L'âme d'un Taine peut retrouver le meilleur d'elle-même dans l'âme d'un Marc-Aurèle. Alors même que vous leur résistez, vous subissez leur ascendant. Ouvrez maintenant *les Vies des Saints Pères des Déserts, la Légende dorée, l'Imitation de Jésus-Christ* elle-même, ces livres qui ont été les livres de chevet de nos pères, qui les ont édifiés, qu'ils se sont proposés

comme les manuels les plus achevés de la vie chrétienne, vous ne reconnaissez ni votre idéal moral, ni vos mobiles d'action, ni votre manière de penser. Le monde que vous habitez n'a rien de commun avec le monde créé par l'illusion que ces saints habitent, l'idée de les imiter vous paraîtrait la plus étrange fantaisie. Je connais ces vieux livres, je les lis et, je l'avoue, je les aime ; mais je les lis comme des contés ou de très vieux poèmes, pour amuser une curiosité toute profane, pour me dépayser, pour étendre mon expérience de la nature humaine en évoquant des formes disparues.

Au dix-septième siècle encore, le traducteur *des Vies des Saints Pères des Déserts*, le janséniste Arnould d'Andilly ne se lasse pas d'exalter « ces admirables solitaires qui ont quitté le monde habité des hommes, pour en chercher un nouveau qui avait été jusqu'alors inhabitable, et pour y vivre, comme Jésus-Christ, avec les bêtes et avec les anges », sans oublier les démons qui sont leurs habituels compagnons et qui prennent un malin plaisir à leur jouer les plus mauvais tours. « Quels chrétiens, s'ils ne sont aussi corrompus dans l'esprit que dans les mœurs, peuvent considérer avec insensibilité ces merveilleux pénitents, qui se sont ensevelis tout vivants dans des tombeaux ou dans des citernes sèches, qui ont été aussi ingénieux à macérer leur corps par toutes sortes d'austérités que les autres le sont pour plonger les leurs dans toutes sortes de délices. » En vérité, si ces solitaires sont « les plus purs et parfaits modèles de toutes les vertus chrétiennes et religieuses », nous sommes contraints de reconnaître que ces vertus, ne répondant plus à notre conception de la vie, nous sont des sujets de curiosité et non d'édification.

Les Pères du Désert ramènent toutes les fins de la vie présente à une fin unique : le salut de leur âme, la conquête du bonheur éternel. Une redoutable alternative les tient dans une perpétuelle angoisse : le paradis ou l'enfer, la félicité sans fin des élus ou la torture toujours renouvelée des damnés. Devant cette vision de l'éternel, notre existence se réduit à un instant, et c'est durant cet instant que se décide notre sort pour les siècles. La sagesse est d'anéantir ce néant dans sa propre pensée, de vivre dès ici-bas d'une vie toute spirituelle, d'anticiper, par le mépris de tous les biens périssables, sur la jouissance du vrai bien, de chercher, loin des bourgs et des villes, la présence de Dieu et la compagnie des anges. Le grand obstacle à la perfection est la nature corrompue jusqu'au fond par le péché originel, les inclinations qui nous portent à détourner notre amour du créateur sur la créature, sur tout ce qui flatte nos sens, sur les richesses et sur les hommes, sur nos parents, nos amis et nos concitoyens. Toutes ces inclinations ont leurs racines dans le corps, c'est en lui qu'il nous les faut attaquer. Le corps est le complice du diable, l'instrument de perdition, le grand ennemi. Ne pouvant le supprimer d'un seul coup, ce qui serait un grand crime, le solitaire le traite comme s'il n'existait pas, par les rigueurs de son ascétisme fait sa part si petite qu'il le réduit à rien. Le corps a besoin de nourriture, de sommeil, on l'exténue par le jeûne et les veilles ; il a besoin de mouvement, on l'enferme dans quelque sépulcre abandonné que l'on fait murer, et on le condamne au supplice de l'immobilité. Le grand saint Antoine, « considérant la fragilité de cette vie et la noblesse de notre âme, avait honte d'être obligé de manger, de prendre quelque

repos par le sommeil et de se voir assujetti aux autres nécessités du corps... Il ne se lavait jamais, ni se nettoyait jamais les pieds, s'il n'était contraint de passer dans l'eau, et on ne l'a jamais vu nu que le jour où on l'a enseveli. »

La vie du solitaire est une perpétuelle méditation de la mort ; de la vie, il ne voit que l'heure dernière qui ouvre sur l'éternité. Il éteint tous les sentiments qui l'intéressent aux choses de la terre, il fuit les hommes et leurs vains travaux ; il s'enferme dans le regret des péchés qu'il a commis ou dans l'effroi des péchés qu'il pourrait commettre, il cherche toutes les occasions de s'humilier ; il veut obéir, n'avoir plus de volonté propre, tout sacrifier de lui-même ; tous ses jours sont des jours de pénitence, dont les heures de joie sont les heures où les larmes jaillissent d'une source qui ne veut plus tarir (don des larmes). Ainsi le vrai chrétien « fait sans cesse violence à la nature..., renonce à tout, méprise tout, se moque de tout, rejette tout ». Les martyrs n'ont enduré qu'un supplice de quelques heures ; de chaque fonction, de chaque besoin, de tous les penchants naturels, le Père du désert fait l'occasion d'un martyr qui se prolonge durant toute son existence.

Les excentricités de ces bons solitaires nous transportent dans un monde fantastique qui s'est évanoui avec l'illusion qui lui donnait naissance. Des hommes, qui vivaient dans le commerce familier des démons et des anges, dont les vertus et les prières renversaient le cours des choses par de continuels miracles, n'ont rien à apprendre à des hommes qui sont soumis au déterminisme naturel et en sont réduits à la société de leurs semblables. Nous les admirons en ce sens seulement qu'ils nous déconcertent. La recherche

exclusive du salut individuel est un déguisement de l'égoïsme que ne relève même plus, chez ces déserteurs de la vie sociale, l'intérêt problématique de la collectivité. Si la fin poursuivie est toute personnelle, si elle isole l'âme et l'appauvrit, les moyens employés pour l'atteindre ne nous peuvent être qu'un témoignage des aberrations possibles à l'esprit humain. La manie de se persécuter soi-même est la plus vaine des vanités.

GABRIEL SÉAILLES.

(A suivre.)

Les Livres qui font penser

L'Artifice nationaliste, par E. Fournière, 3 fr. 50 (Fasquelle, éd., 11, rue de Grenelle). — Sous forme d'une réponse au livre de M. Jules Soury, *Campagnes nationalistes*, M. Fournière a tenté une critique sérieuse du nationalisme. Mais elle est prématurée. Elle ne peut valoir que lorsque le nationalisme aura conquis le pouvoir et sera, à son tour, dans la « porcherie », — pour parler comme M. J. Soury. Dans le désordre qu'entretient le parlementarisme, l'opposition a toujours raison. De même, dans l'anarchie mentale, la raison est dans la négation.

Qu'est-ce que le nationalisme ? Des nationalistes qui réfléchissent ont essayé de le définir : « La voix des morts, le sens héréditaire. » Si, vraiment, il en était ainsi, il serait une vérité sociale ; mais il ne serait pas un parti. Une vérité sociale ne saurait diviser. Fournière, qui est aussi un homme de parti, se rend compte que le nationalisme veut autre chose. Et c'est d'abord l'unité religieuse comme fondement de l'unité nationale. Voilà bien ce que nous ne supporterons pas en ce vingtième siècle ; mais ce n'est pas, certes, une marque d'esprit libre et de raison éclairée, si nous supportons en place l'unité radicale-socialiste.

Fournière signale volontiers les contradictions de paroles, de principes, de doctrines qu'il relève chez ses adversaires. Ordinaire polémique : on peut faire ce petit travail pour tous les partis, sans en excepter le parti socialiste. Pour un parti, les idées et les principes ne sont que des moyens, — comme les injures contre telle ou telle catégorie de citoyens. Son véritable but est la satisfaction des ambitions et des intérêts de son personnel. Reconnaissons, d'ailleurs, que ses membres, même ses chefs, individuellement, n'en ont pas toujours conscience. Souvent ceux-ci croient sincèrement que leur propre fortune fait celle du pays.

Ainsi, dans l'opposition, tous les partis se comportent de même, — et de même aussi dans l'exercice du pouvoir. Seulement, les circonstances leur imposent un peu plus ou un peu moins d'hypocrisie, et la concurrence politique, de plus en plus furieuse, tel ou tel vocabulaire.

Nous ne serons donc pas dupes de « l'artifice nationaliste ». Mais, on le voit, pour des raisons quelque peu différentes de celles de Fournière, — et, surtout, pour n'être dupes d'aucune manière.

Les nationalistes se réclamant de l'idée de patrie, en bon polémiste, l'auteur s'emploie à diminuer cette idée. Cela m'a surpris de lui. Il n'ignore pas pourtant qu'il y a des vérités profondes, dont l'humanité vit depuis qu'elle se connaît, et que la seule logique ne peut saisir. La guerre est un de ces mystères du monde que les catéchismes libres-penseurs et les manuels de morale civique n'ont pas encore éclaircis ou n'ont éclaircis que pour les intelligences qui savent se contenter de peu. M. Fournière s'indigne que M. Jules Soury ait écrit : « Il ne s'agit pas même de vaincre, mais de combattre. » L'avouerai-je ? Je ne partage pas cette indignation. Les exploits des apaches des bas-fonds de Paris, les violences des foules anti-sémites ou anti-cléricales, ce sont sans doute des énergies guerrières inemployées. M. Jules Soury n'a qu'une vision désespérée — probablement exacte — de la société, de l'humanité, et en particulier de la France. Il trouve dans la guerre une chance de ranimer quelques-unes des vertus sociales nécessaires à notre régénération. L'erreur de son critique est de penser que la guerre est directement utilitaire, dans la

sens grossier du mot, par les profits matériels de la victoire. Je me hâte d'ajouter que, personnellement, je crois que nous pouvons réapprendre l'effort social convergent, la responsabilité individuelle, l'union nationale, la liberté et la justice par des procédés moins violents. Mais je suis non moins convaincu que si ce régime parlementaire et ce désordre économique se maintenaient encore vingt-cinq ans, il faudrait bien se résoudre à recourir à l'opération héroïque qu'appelle M. Soury, à la guerre purifiante, où « il ne s'agira pas même de vaincre, mais de combattre ».

Fournière est un apologiste dangereux pour ce régime, car il est sincère. Dans ses mouvements, qu'il ne discipline pas assez aux tactiques ministérielles, il lui échappe de reconnaître « la stérilité parlementaire, les scandales politiques, et l'amoralité politique des foules qui en résulte ». Et tout y est, qui justifie l'opposition nationaliste. Il dit : « Nulle part, vous entendez, nulle part, sauf dans les meetings d'indignation — où les auditeurs sont vertueux à la manière des coquins qui, au théâtre, montrent le poing au traître — je n'ai entendu une parole exprimant un sentiment de probité publique. » Mais n'est-ce point de cette « amoralité » dont est fait le ciment de tous les « blocs » ministériels ? « Le Panama et l'affaire Humbert, ajoute Fournière, voilà de bons réveilleurs d'atavisme moral. Si, dans cette dernière affaire, la justice fait encore faillite, nous serons mûrs pour le despotisme. Le peuple subira César. » J'imagine que M. Jules Soury a enregistré cette déclaration : elle vaut autant qu'un aveu de conversion. Car il en sera ainsi, et s'il ne manque à Fournière que cette expérience pour le convaincre que le parlementarisme est non seulement la corruption de haut en bas, mais toute l'impuissance, — et particulièrement celle de rendre la justice, — il peut être certain qu'elle sera parfaite. Il n'aura donc plus qu'à tirer la conclusion qu'il a indiquée et à convenir que Jules Soury n'a d'autre tort que de se plier à la réalité. Quelques-uns, parmi lesquels je me place, ne renonceront pas ainsi, je le sais bien, à d'absurdes illusions. Il est trop tard pour eux de se refaire une raison de vivre, et le vin qu'ils ont bu était trop fort pour qu'ils ne soient pas écœurés d'avance de la fadeur du possible. Il ne leur restera donc qu'à collaborer à la gloire de César en se

faisant tuer pour une idole dont enfin ils ont découvert le vide décevant.

Une dernière question est abordée par Fournière : celle de la foi et de la science. Pour le savant athée Jules Soury, c'est une niaiserie d'admettre que la science se substituera à la foi, et c'est une illusion de croire que la foi peut reprendre possession des âmes. Donc, une seule attitude nous reste : devant l'inconnaissable inaccessible, la limitation fatale et douloureuse de la pensée, l'infirmité irrémédiable du cerveau humain qui ne peut s'évader du relatif et du subjectif, — « le renoncement et la résignation sans espoir ».

Fournière répond que c'est là une doctrine de mort. Sans doute. Mais s'il n'y a de vie que dans l'imbécillité et l'inconscience, n'est-ce point, en fin de compte, la doctrine de néant qui l'emportera, — si le progrès et l'évolution aussi ne sont pas des mystifications ?

L'Exode rural et le retour aux champs, par E. Vandervelde, 6 francs (F. Alcan, édit.)

Pour l'exode rural, la désertion des « campagnes hallucinées » pour les « villes tentaculaires », les documents ne manquent point. L'auteur a su les classer avec méthode. Mais l'intérêt de son livre était dans l'étude des causes de ce phénomène social, et surtout dans la partie consacrée au « retour aux champs ». Malheureusement, malgré le talent, l'ingéniosité dialectique, la science de M. Vandervelde, ce sont les parties faibles d'un beau livre.

Tous ceux qui ont étudié la question se refuseront à admettre que l'horreur pour le travail des champs provienne uniquement de causes économiques. Et si on l'admettait un instant, ce ne serait que pour creuser plus profondément, et trouver les racines morales. L'absorption de la petite propriété paysanne (ce qui n'est pas absolument démontré), la disparition des communaux et des industries rurales à domicile, les progrès de la praticulture et du machinisme agricoles (dont les difficultés peuvent se résoudre par la coopération agricole), tout cela constate bien plus la situation qu'elle ne l'explique. « Neuf fois sur dix, dit Vandervelde, lorsqu'un campagnard s'arrache à la glèbe, c'est parce que l'occupation de toutes les terres, le

manque de travail pendant la mauvaise saison, l'absence d'industries locales, le taux dérisoire ou l'irrégularité des salaires, ne lui laissent d'autre alternative que la misère noire ou l'émigration ». Et il déclare, d'autre part : « Partout où l'ancien domaine communal subsiste, les avantages qu'il procure aux familles pauvres constituent un motif puissant pour les détourner de l'exode rural. » A quoi ces preuves se réduisent-elles ? A ceci, que la ville absorbe, pour les détruire ou les corrompre, les populations rurales, par l'attrait d'une vie plus facile et des plaisirs. Mais si ces motifs peuvent agir, c'est qu'il y a déjà un travail de décomposition morale, dont il conviendrait de rechercher l'origine : car c'est de là que vient le mal. L'homme social est celui qui résiste aux influences dissolvantes. Ces influences ont toujours existé, beaucoup plus puissantes même qu'aujourd'hui, et l'homme a su en triompher. Si, avec tous ses moyens, il n'est plus maintenant que l'esclave des fatalités mauvaises, économiques ou autres, c'est de la faiblesse de sa volonté seule que provient le désordre.

Je ne saurais donc partager l'optimisme de M. Vandervelde quand il nous annonce que les « aubes » se lèvent, et le retour aux champs. Il n'y a qu'une chose qui puisse faire de l'ordre dans la vie sociale, c'est la volonté de l'homme. Je ne puis croire aux vertus du hasard des fatalités bienfaisantes, qui sont une transposition matérialiste de la Providence. Certes, je ne conteste pas que quelques industries ont une tendance à s'installer à la campagne pour y trouver la force motrice, la matière première, des locaux et la main-d'œuvre à meilleur compte ; que l'agriculture peut s'industrialiser et que les citadins profiteront de plus en plus du développement extraordinaire des moyens de transport. Mais qui ne voit que c'est généraliser le mal, l'étendre par toute la nation. L'interpénétration des villes et des campagnes n'est pas un bien ; l'industrie rurale n'est pas un bien. Déplacer le mal n'est pas le guérir. Au contraire, c'est le propager. Les banlieues des grandes villes, où M. Vandervelde trouve le symptôme d'un retour aux champs, sont, au point de vue de l'hygiène comme à celui de la morale, pires que le centre des villes.

(Fischbacher, édit., 33, rue de Seine). — M. le pasteur Wagner puise ses raisons fortifiantes où je ne trouve que des regrets déprimants. C'est un croyant, et de la croyance qui est peut-être la plus étrangère à mon esprit. Mais je n'ai jamais lu une de ses pages sans en être rafraîchi et comme réconforté. C'est que, sans doute, il est plus humain que dévot, — et qu'il n'aperçoit Dieu qu'à travers l'humanité. Et cela est si vrai, que ses livres valent surtout pour les athées. Les athées sont ou des brutes ou des esprits tourmentés, — et bien entendu, je ne parle pas des brutes.

Précisément, je trouve dans *l'Ami* quelques pages sur l'« athéisme » qui corroborent ce que j'avance. Je ne les citerai pas, la place me manque. Qu'on lise ce bon livre. On y prendra, certes, un peu de courage pour la nécessaire tâche de vivre, — aussi bien que possible, — et des lumières pour la pratique de la tolérance, de la liberté, de la justice et de la bonté.

La Morale en maximes, par H. Laplaigne (Giard et Brière, édit., 16, rue Soufflot). — Des pensées sur toutes les questions qui inquiètent la conscience moderne, — d'un optimisme matérialiste et d'un fatalisme faciles.

Le Problème du style, par Rémy de Gourmont, 3 fr. 50 (Société du *Mercur de France*, 15, rue de l'Echaudé). — Ce livre qui fait penser, comme tous ceux du même auteur, s'attache d'abord à une réfutation énergique de M. Albalat, « professeur de style », ainsi qu'on sait. C'est ensuite le développement de « cinq ou six motifs de ne pas croire aux recettes de la rhétorique ». Pour M. de Gourmont, « le style, c'est de sentir, de voir, de penser, et rien de plus ». Et qui peut l'apprendre à un cerveau qui fonctionne bien, sinon la vie ? On ne se donne pas un style d'après des assimilations littéraires, car on ne se refait pas sa physiologie. Il y a là une psychologie du style remarquable, et qu'il faut lire. Reconnaissons toutefois que M. de Gourmont incline trop au fatalisme. Mais il est évident, comme il le dit, que l'art d'écrire ne peut être que l'art d'écrire à la mode du jour, et que cette mode est trop changeante pour être enseignée. M. Rémy de Gourmont

est, en outre, un érudit redoutable pour les plagiaires. Acceptons ses conclusions : « Décidément, et en tout, c'est le fond qui importe. Un fait nouveau, une idée nouvelle, cela vaut plus qu'une belle phrase. Une belle phrase est belle et une belle fleur est belle ; mais leur durée est à peu près pareille, une journée, un siècle. Rien ne meurt plus vite que le style qui ne s'appuie pas sur la solidité d'une forte pensée... La forme sans le fond, le style sans pensée, quelle misère !... Tant vaut la pensée, tant vaut le style, voilà le principe... Si rien, en littérature, ne vit que par le style, c'est que les œuvres bien pensées sont toujours des œuvres bien écrites. Mais l'inverse n'est pas vrai ; le style seul n'est rien... Le signe de l'homme dans l'œuvre intellectuelle, c'est la pensée. La pensée est l'homme même. Le style est la pensée même. »

D'autres chapitres sont consacrés à la nouvelle poésie, aux questions d'art, à la langue. J'y applaudis cette boutade : « le *modern style*, c'est l'anglais des imbéciles » ; mais je proteste contre celle-ci que « l'art est, par essence, absolument inintelligible au peuple. » M. de Gourmont ignore le peuple. Il ne voit que la foule des électeurs ou des manifestants de la rue. Dans le peuple, il y a des individus. Il y a des volontés et des sensibilités. Sur la langue, notons, pour finir : « Quel enchantement d'entendre mal parler, de prendre sur le fait la victoire de la physiologie sur la raison ».

L'Affranchissement de la femme, par J. Novicow, 3 francs (F. Alcan, éditeur). — Qu'un sociologue de la valeur de M. J. Novicow ait pu écrire un tel livre, cela surprendra, certes, ceux de nos descendants (si nous en avons) qui ne pourront s'imaginer la profonde anarchie mentale — et morale — de notre époque. Pour réfuter tous les sophismes de M. J. Novicow, il faudrait un autre livre, d'égale importance pour le moins, et rappeler les principes de l'ordre social. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'auteur fait l'apologie de l'amour libre. Mais il ne le peut, on l'entend bien, qu'en substituant à la réalité sociale les désirs individuels, et en s'appuyant sur quelques erreurs scientifiques comme celle-ci : « Grâce aux admirables recherches

de la microbiologie moderne, affirme-t-il, on peut dire que, dès maintenant, le problème de la nutrition de l'enfant par le lait de vache est résolu. Par cela l'indépendance de la femme sera augmentée. »

La Théorie de la valeur, par Christian Cornélissen, 4 francs (Schleicher, éditeur, 15, rue des Saints-Pères). — L'auteur s'est efforcé de réfuter les doctrines de Roberdus, Karl Marx, Stanley-Jevons et Bohm-Bawerk. Tout d'abord, il se sépare nettement des économistes en ce qu'il reconnaît que tous les problèmes sociaux se lient et que les questions économiques ne sauraient s'abstraire des questions morales et politiques. On conçoit qu'un tel point de vue transforme les notions reçues de la valeur, et aussi du salariat, du capital, de l'accumulation des capitaux, de la rente foncière.

L'économie politique, pour M. Christian Cornélissen, est donc une branche de la sociologie. Elle n'est pas toute la sociologie. Voilà qui n'est pas fait pour être agréable aux économistes. Mais il n'y a plus qu'eux pour le contester. M. Josse est toujours orfèvre.

Un autre point caractérisera les tendances de ce livre : l'auteur est résolument communiste.

Sans doute, rien n'est plus exact que de dire que les richesses humaines sont des richesses historiques, produites par le travail continu de toutes les générations qui nous ont précédés. Mais ce n'est pas là, quoiqu'en pense l'auteur, une preuve de l'excellence du communisme ; ce n'est qu'une reconnaissance de la socialité du capital. La vraie question est celle de la forme économique la plus propre à assurer la gestion honnête, la continuité et le développement de ce fonds humain sur quoi repose notre civilisation. Ce n'est pas le communisme qui la peut résoudre, non plus, d'ailleurs, que l'anarchie économique de la concurrence.

L'Église, la République et la Liberté, par Georges Clemenceau, 1 franc (Stock, éd., 27, rue Richelieu). — Clemenceau, on le sait, a prononcé au Sénat, dernièrement, un magnifique discours pour la liberté d'enseignement et les principes républicains. C'est ce discours qui est repro-

duit dans cette brochure avec plusieurs articles du *Bloc* et de la *Dépêche*, sur le même sujet. C'est fort bien, car de telles paroles doivent rester. Il est vrai que la liberté de Clemenceau n'est encore que la liberté révolutionnaire, la liberté négative, celle qui a permis l'iniquité ploutocratique et le gâchis parlementaire. Mais sur celle-ci se peut fonder encore la liberté positive d'agir. Et c'est pourquoi il faut applaudir Clemenceau qui en est resté à 1793, — alors que tant de prétendus républicains reculent à Louis XIV, à Saint-Louis, voire à Charlemagne et à Chilpéric.

Flirts, par A. Monnier-Wissocq, 2 francs (Stock, éd.). — Silhouettes de jeunes filles étrangères.

Les Contes de la Limousine, par Gabriel Nigond, 2 francs (Stock, éd.). — Des vers qui chantent, comme il convient, l'âme simple et dolente de l'homme et de la terre du Berry. Préface de Séverine.

Le Centenaire d'Edgar Quinet, par Henry Michel (éditions de la *Revue Bleue*, 41 bis, rue Chateaubriand. — Sur la vie et l'œuvre d'Edgar Quinet.

Le Grand Homme, par Georges Brandès, 1 franc (Stock, éd.). — Pour le grand critique danois, l'origine de la civilisation est le grand homme, et sa fin est la production du génie intellectuel et moral. Mais la démocratie, dont le développement est inéluctable, paraît contraire à cette fin de la civilisation. La démocratie, jusqu'ici, a paru manifester un goût inquiétant pour le médiocre et le bas, et une répulsion malade pour la liberté et l'effort, sans quoi rien ne s'élève ni se crée. Et quelques-uns se peuvent demander sincèrement si démocratie ne veut pas dire décadence. Mais il n'est pas temps encore de leur donner raison. Peut-être, cette démocratie, qu'on a jusqu'ici plus trompée et exploitée qu'éclairée, est-elle éducable. Et si elle ne l'est pas, par cela même elle senie et nous ramènera aux formes plus vivantes. Disons que cette remarquable conférence de Georges Brandès, qui soulève tant de questions, a été faite à l'*École russe des hautes études sociales*, une des institutions les plus intéressantes de ce temps.

EMILE TROLLIET.

Notre ami et collaborateur, dont nos lecteurs se rappellent la belle étude sur Lamartine, le poète Emile Trolliet, est mort le dimanche 25 janvier dernier, à 47 ans.

Directeur de la Revue idéaliste, professeur au collège Stanislas et croyant sincère, il répondit à notre premier appel, il fit partie du comité d'administration de la Société des Universités populaires, il fut un des fondateurs des Universités populaires. Ce catholique ardent, qui fut un dreyfusiste discret, avait parfaitement compris — et ceux-là sont restés rares. — l'œuvre de liberté et d'union que nous entreprenions. Son concours ne nous fit jamais défaut.

Sa mort laissera des regrets qui ne s'expriment pas à tous ceux, quelles qu'étaient leurs croyances, qui l'approchèrent. Emile Trolliet était de ceux qui servent l'Idée, et non de ceux qui l'exploitent, — et par là il comprenait la liberté, et la pratique lui en était facile. Ce fut un homme de demain. Saluons!

G. D.



Le Directeur-gérant : G. DEHERME.

27-2-03. — Paris, Imp. E. Arrault et C^{ie}.

En vente à la « Coopération des Idées »

	Franco	
<i>Un Pessimiste français</i> , par G. Deherme.	0 25	0 30
<i>Tolstoï</i> , par Suarès.	1 »	1 15
<i>Le Palais du Peuple</i> , par Gabriel Séailles.	0 10	0 15
<i>Lettres d'un répétiteur en congé</i> , par Brenn.	0 60	0 70
<i>Jules Lagneau</i> (avec portrait)	0 50	0 60
<i>La Coopération</i> (illustré), par A.-D. Bancel, broché.	1 50	1 70
<i>La Coopération des Idées. — Une tentative d'éducation et d'organisation populaires</i> , par G. Deherme	0 50	0 55
<i>Le Mouvement éthique</i> , par Alf. Moutet.	0 50	0 65
<i>De la Tolérance dans les U. P.</i> , par Lucien Le Foyer	0 10	0 15
<i>Les Règles de l'Honnête Discussion selon Pascal</i> , par Paul Desjardin.	0 60	0 70
<i>Almanach de la Coopération</i>	0 40	0 50
<i>Les Jésuites</i> , par Paul-Armand Hirsch.	0 30	0 40
<i>La Guerre et la Paix par des chiffres</i> , par Lucien Le Foyer.	0 20	0 25
<i>Que peut l'École contre la Guerre ?</i> par E. Triebel, traduit par V. Rossignol	0 10	0 10
<i>Spoliation des Indigènes de Nouvelle-Calédonie</i>	0 25	0 35
<i>Les Œuvres de fraternité rurale</i> , par Leo Valleteau	0 60	0 70

Franco

<i>Le Bon Sens en face du Dogme et de la Morale</i> , par Pierre Martel.	0 50	0 65
<i>Recherches sur la Mentalité humaine</i> , par P. Froument.	» »	4 »
<i>Importance psychologique et morale de la volonté</i> , par William James.	0 20	0 25
<i>Importance morale et pédagogique de l'habitude</i> , par William James.	0 20	0 25

Nota. — La Coopération des Idées se charge de procurer à ses membres et abonnés. SANS FRAIS, tous ouvrages, brochures, revues, journaux, etc.

La COOPÉRATION des IDEES

Revue mensuelle
de Sociologie positive

(1896-1897-1898)

Un fort volume de 530 pages, relié toile 10 fr. — France : 11 francs.

(1899-1900)

Relié toile : 5 fr. — Franco 5 fr. 50.
— Non relié : 4 fr. — Franco : 4 fr. 50.

(1900-1901)

La Coopération des Idées, journal hebdomadaire d'action et d'éducation sociale (63 numéros). — 3 francs. — Franco : 3 fr. 50.

(1901-1902)

La Coopération des Idées, revue mensuelle d'éducation sociale (12 numéros, 400 pages). Non relié : 3 fr. — Franco : 3 fr. 50.

Coopérative vinicole générale

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

Statuts déposés chez M^e Brulle
notaire à Libourne

Siège social : LIBOURNE (Gironde)

Succursales à Montpellier, Épernay,
Chassagne, Montrachet et Cognac

Vins français de toutes provenances

Spécialité de fournitures aux
Sociétés coopératives

Echantillons et Renseignements franco

Le Courrier de la Presse

21, boulevard Montmartre, 21

PARIS

Directeur : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000
journaux par jour

NOUVEAU CIGARE NASAL ET BUCCAL DE A. DAUDÉ

Ce cigare inhalateur est absolument remarquable pour la guérison des maladies des voies respiratoires, du coryza, etc. Il supplée avantageusement les cigares de tabac et se recommande par l'odeur agréable qu'il répand autour du fumeur.

Envoi d'un **cigare** et d'un **flacon** franco contre un mandat de **4 francs** adressé à

M. A. DAUDÉ, pharmacien, à Prats-de-Mollo (Pyrénées-Orientales).

COMPTOIR FÉDÉRAL SUISSE

Paris, 269, Boulevard Voltaire

Horlogerie, Bijouterie, Orfèvrerie, Objets d'art